



## Oiselleries

IL Y A OISEAU et oiseaux. Les oiseaux pluriels ne sont pas les plus nombreux. L'oiseau singulier dépasse l'espèce animale, c'est une espèce métaphysique ou qui déborde, si l'on veut, au-delà de la physique.

J'ai croisé toutes sortes d'oiseaux. J'en ai accompagné quelques-uns, sans suivre vraiment leurs trajectoires. J'en ai engagé d'autres, ceux qui me servaient de miroir, avec des brillances d'alouettes. J'eus un Salon des Oiseaux, vaste pièce à véranda, où une « république des oiseaux », composée d'une cinquantaine d'espèces, vécut et bavarda pendant quelques années. J'eus une autre maison, près d'un lac, qui servait de perchoir à des migrations volatiles, mouettes, goélands, piaillleurs étourdissants, jusqu'aux cormorans funèbres qui glissent silencieusement sur l'eau, jusqu'aux grèbes et aux aigrettes qui ponctuent la transparence de leurs plumes.

Ce fut surtout un jour d'hiver, à Tokyo, que je dois au hasard une expérience forte de la gent ailée et des dérapages possibles vers d'autres univers. L'empereur Hirohito étant mort, on y organisait ses funérailles, et on m'avait demandé d'y assister. J'étais du cortège de mon amie Fumi Yosano-Abé. Cela consistait à se tenir immobile, pendant plusieurs heures, près d'une porte du palais impérial. Bientôt, je n'y tins plus et rejoignis un temple près de là. Des

centaines de colombes (ou de pigeons), blanches, peuplaient les arcanes et le jardin du temple. J'étais seul. L'envol fut prodigieux. Il neigeait des oiseaux blancs. Puis le vent les emportait, tournoyant autour du temple. Je pris des photos. L'appareil s'enraya. Il y eut des superpositions. Au développement, ce n'étaient plus des centaines mais des milliers d'oiseaux, jonchant ou dansant, dans des espaces mêlés, selon les profondeurs alchimiques de la pellicule.

J'avais enfin à ma portée l'imagerie d'une nouvelle vision, vouée aux oiseaux, et que j'intitulais aussitôt mes « Oiselleries métaphysiques », religion sans dieu, mais non sans ailes, et suffisamment volatile pour que les yeux plongent dans les cieus et rebondissent vers un temple qui en serait l'encagement mystique.

Je retournais en Europe. Je montrais les images dans des expositions. On me demandait comment j'avais fait. Je répondais que c'était le hasard. Je sus plus tard, parce que je multipliais les exercices, que je m'étais attaché à ce hasard, comme on regarde en face le soleil.

J'ai écrit une centaine de petits textes pour accompagner l'éblouissement volatile, sans trancher entre les porteurs d'âme et des espèces gravillonnantes qui répondent au nom de moineaux. Je ne me suis jamais décidé pour l'une ou l'autre dimension. Mais j'ai abandonné ma république à sa volière, incapable de dresser un bestiaire à la manière des Persans et des Arabes.

Je consomme toujours mes oiseaux de cent autres façons.

J'ai beaucoup volé la nuit comme pas mal d'adolescents. J'ai même volé jusqu'à l'âge mûr et il m'arrive encore de

m'envoler. Je n'atterris plus mais le rêve s'interrompt. J'ai volé sous toutes les formes. La plus commune étant moi-même. Je plane au-dessus de la campagne comme on nage dans la mer, sans me soucier des profondeurs de l'eau ou du ciel. J'ai aussi volé comme un avion : je devenais avion, j'étais une sorte de baleine, en forme de dirigeable, qui voletait au ralenti. J'ai eu des vols plus compliqués, liés à certains défilés très étroits qui ressemblaient à des tentatives de viol. Pourtant, les vols les plus communs étaient des vols tranquilles, où j'allais, le sexe en gouvernail, là où je voulais, comme une divinité ordinaire.

Je n'ai jamais eu de vol catastrophique ou je ne m'en souviens plus. Bien sûr, il m'arrivait de perdre mes valises ou de chercher vainement mon passeport. Il m'arrivait de me trouver nu au milieu d'une place, entouré de passants très habillés qui feignaient de m'ignorer. Il m'est également arrivé de dérober des petits objets, généralement archéologiques, que j'allais cacher dans des chambres secrètes, derrière des miroirs. Mais j'avais honte très vite et je les replaçais dans leurs vitrines. J'ai ainsi appris de mille façons qu'il était facile d'être un juste quand on n'avait rien à perdre. Je n'ai jamais eu ni faim ni soif. Je n'ai jamais bousculé mon prochain et je ne me souviens pas d'avoir reçu une gifle. J'ai appris que l'exemple des oiseaux est celui de la légèreté et que c'est une chose difficile à suivre.

J'ai persévéré. Par exemple, je rêve que je ne sais plus voler, je bats des plumes dans mes rêves, la tête en bas, comme les oiseaux à l'envers suspendus aux arbres de Paul Klee.

Le serpent et l'oiseau ont beaucoup en commun. À commencer par un œil fixe, comme un bouton de braguette. Ce n'est pas un œil pensant, c'est un œil vissé ou bagueé d'une paupière. Les poissons partagent cette manière. Peu d'yeux ont les rides pensantes. Les paupières gonflent comme une

voilure... Comme nous qui vivons dans un monde de rideaux ventrus.

Regarder un oiseau, surtout la tête en bas, fait peur. Les griffes sont inquiétantes. Elles ne participent pas à l'état vernissé des coloriations et des arcs-en-ciel communs à l'ape-santeur des poissons. L'oiseau semble ignorer le repos ou s'y dissout. On ne voit jamais les oiseaux mourir, même en cage. Ils s'ébouriffent comme les fleurs. Contrairement aux serpents qui n'ont pas de plumes, sauf au Mexique.

Dans le ciel qu'ils sillonnent, les oiseaux sont des écritures qui ne laissent pas de traces. Par exemple, il ressort que les clichés pris dans le Temple des Guerriers, pendant les funérailles de Hirohito, sont des réincarnations insupportables parce que indéchiffrables, comme cet empereur qui est au centre de tout parce qu'il n'est nulle part.

Leur fébrilité ressemble à celle de l'écrivain ou du poète qui écrit n'importe quoi, mais pas n'importe où. Encore faut-il s'entendre ! Cet ailleurs où ils s'inscrivent, et qui fut dans mon cas des photos, n'existe pas plus que la scène décrite. Je suis prêt à assurer que mes photos ne représentent rien, comme si elles n'existaient pas. Mais je ne le ferai pas, pour qu'on s'applique à me lire.

Poignées de colombes un moment, puis pigeons gris ou blanchâtres, allées jonchées de corps-cailloux plumeux qui grouillent comme des vers, puis gerbes vers le haut, barbe à papa dans un parapluie retourné, suivi d'une pluie de cendres blanches. Toutes les métamorphoses sont là. Aucune n'est vraie.

Le ciel danse dans les plumes. C'est le ciel-nuage des avatars. C'est l'ori-peau indien d'un manteau de prêtre aztèque,

des soleils de plumes jaunes et or, sang d'orange et écarlate, des couronnes de colliers de blé ou de maïs, avec des ailerons dans les replis des manteaux, comme chez les squales ou les corbeaux. Le tout armé avec des lames de couteau, des poignards et des flèches qui clouent mes oiseaux sur les nuages.

L'œil de l'oiseau est manière d'épingler mes fantasmes. L'oiseau tourne autour de l'œil. Les oiseaux empaillés, sur les chapeaux, sont des tourniquets. L'iris est une substance plumeuse. En rêve, cela fait des colliers d'yeux surmontés d'ombrelles. À quoi cela sert-il ? On l'ignore.

L'ondulation des serpents, pénétration rampante, est l'autre extrême du giratoire de l'oiseau. Menaces complémentaires, pas dans le quotidien, relevant d'autres sphères où nous n'avons pas accès. Comme s'il s'agissait d'un monde au-delà.

Ce ne sont pas des oiseaux qui ont des cages. Mais c'est nous qui sommes encagés. Ezra Pound, dans la sienne, au sortir de la guerre, évoque Guido d'Arezzo, inventant la portée musicale sur des fils où dansent des sansonnets. J'ai traduit plusieurs des *Cantos pisans* pour cette image. Parce que les oiseaux sont des sonorités qui prennent corps. Que la musique ait un corps d'oiseau ou un corps d'ange, cela m'importe. Musique par ailleurs au sexe inconnu, dérobé comme celui des anges, non transposable.

Ce qui suspend un cri d'oiseau au bec égosillé, ce qui le distingue d'un volatile pendu, qu'on étrangle, c'est encore le cri, poignard abstrait qui étriepe. Enfant, pour avoir suivi des chasses d'automne, à hauteur de ceinture ou de sexe, où pendent les grives et les perdreaux, j'ai vécu cette fascination. Je n'ai jamais plus touché un fusil ni suivi des chasseurs. Je

me délecte cependant des oiseaux pourrissant sous un entonnoir de lin. L'odeur de la mort, chez les oiseaux, est aussi un parfum.

La fiente de l'oiseau est l'ennemi le plus insidieux de la netteté. Il tombe du ciel une métaphysique de merde. L'ange initie le cloaque. C'est un engrais. Je lui dois un procès, à Nice, où j'ai laissé conchier le Salon des Oiseaux. Ma république réunissait des espèces bariolées. Un rossignol courtisait une amarante. Les serins protégeaient les mandarins, les perroquets et les tourterelles logeaient sur la même tringle. Au bain, dans le bassin de faïence du milieu de la pièce, j'assistais au concert des oiseaux, une grappe sonore qui fut pendant des années mon réveille-matin et mon buisson ardent.

Ce fut le seul plaisir de l'éveil, dans le Pavillon noir, au fond du parc Masséna, où j'habitais pendant vingt ans.

Ce fut aussi le rendez-vous des peintres et des poètes, des rêveurs et des fous. J'en fus le dernier locataire. Le couroissant au niveau du toit, une véranda le couvrait pour moitié. Mes oiseaux s'y ébattaient. Mais quand je dus partir, ce fut autre chose. Un petit bobo sénégalais avait piqueté la totalité des boiseries – et l'on sortit une tonne d'immondices avec les tapis. Je fis un procès à la ville de Nice qui voulait me faire payer le nettoyage. J'eus beau expliquer aux édiles que l'extrême propreté des oiseaux est à cette condition, on ne voulut rien entendre. Je perdis mon procès.

L'oiseau a une vertu. Il met à distance. Et d'abord de soi-même. Pas de familiarité avec un oiseau, même apprivoisé. On ne communique pas dans la facilité. L'éloignement peut aussi être une stratégie qui se vit de très près : je

ne touche pas un oiseau vivant, sa chaleur froide et ouatée me répugne. Comme je répugne à frôler un homme mort.

Seul le chant rapproche, pourrait conjoindre. Mais par le haut, vers le cri. On reste suspendu à un chant d'oiseau. Pas à son corps.

Souvent je me regarde comme un oiseau, vu de haut, moi si minuscule, et je me jauge faisant des choses extraordinaires, parfois héroïques, auxquelles je n'attache aucune importance. Ce sont des manières plutôt vulgaires – comme vouloir sauver son prochain. J'y ai construit mon sentiment ornithologique. Je me dis que je suis un oiseau sans vocation, qui n'est pas plus un serpent qu'un homme mal-faisant, qui n'est rien, comme seuls les oiseaux savent l'être quand ils planent au-dessus de nous. Pourtant, je n'ai pas honte. Mes petites manies, quoique honteuses, sont communes. C'est comme un autre qui les avoue – un autre dont je ne sais finalement rien et qui s'effacera.

La présence d'un oiseau est cette absence, tant le temps qui le fonde est un espace quasi abstrait. C'est la troisième dimension de l'oiseau.

L'aventure de Ganymède et de Jupiter fait une belle histoire d'amour. Quoique d'un équilibre instable. Comment chevaucher l'impossible? L'aigle et l'enfant feignent de reposer sur un nuage pour s'accoupler. C'est du moins ce que montrent les plafonds palatiaux. Ils ne s'accouplent pas. Ce serait trop simple. Les humains, pas plus que les dieux, ne le permettraient. Les dieux sont devenus ridicules quand ils s'accouplent avec des humains. Les humains ne se sont jamais accouplés avec des dieux, sauf dans le christianisme.



Dans mon jardin d'Évian, au bord du Léman, j'ai dispersé les cages niçoises. Celle de bois, aux trois dômes, reste longtemps porte ouverte. Les mésanges charbonnières s'y rassemblent et se chamaillent. Dans une autre, où vivaient les rossignols, ce sont des merles qui cachent leur nid. Le grand cèdre qui barre le jardin est le lieu de mes perruches. Au sommet de l'arbre vit un vrai faucon. Est-il seul? On ne sait pas. Il y a un couple de corbeaux cinq mètres plus bas. Il y a les moineaux savoyards, proches de M. Triquet, qui font des embarras devant une miette de pain et qui picorent le jardin de mousse qui descend vers le lac. Les mouettes tournoient autour du petit port de mon voisin le pêcheur. La grande distraction ici est le retour de la barque verte suivie d'une torsade de goélands et de mouettes rieuses. Les cormorans attendent en rang, le cou dressé, parfaitement immobiles. Les hérons font la haie. Une ou deux fois l'année, le boulet d'or et d'azur d'un martin-pêcheur rase l'eau du lac. C'est l'oiseau qui emportera mon âme chez les poissons et j'y renaîtrai comme une libellule au début d'un nouveau cycle.

Les bouvreuils et les chardonnerets sont les oiseaux de la passion. Ils furent l'emblème du martyr chez les Vierges à l'enfant au XV<sup>e</sup> siècle. J'ai longtemps rêvé devant les minuscules tableaux des Écoles du Nord qui étaient accrochés à la bastide Saint-François à Grasse, chez M. B. C'est devant eux que j'ai rassemblé, pour Gertrude Roquefort-Villeneuve, le recueil des poèmes de Norbert Luc.

Les perruches de Charles de Noailles, lâchées après sa mort dans le vallon de Saint-François, faisaient un bruit assourdissant (Noailles était sourd et ne les a jamais entendues). C'est le silence aujourd'hui qui domine le jardin déserté de mon ami. L'enchantement a cessé des deux côtés.